

CULTURE + MÉDIAS

De Michel Houellebecq à Leïla Slimani en passant par les auteurs d'Astérix, tout le gratin de la littérature francophone a rendez-vous à la Foire du livre de Francfort, du 11 au 15 octobre. © AFP.



« Le théâtre dérange parce qu'on y réfléchit »

SCÈNES « Above zero » la vie en temps de guerre par le mouvement, la musique, le texte

► Metteur en scène syrien, Ossama Halal et son Koon Theater Group arrivent au Théâtre National.
► Leur spectacle « Above zero » évoque la manière dont la guerre affecte la vie de chacun, en Syrie et au-delà.

ENTRETIEN

Installé dans le salon design d'un appart'hôtel pas très éloigné du Théâtre National, Ossama Halal, entouré de deux de ses comédiens, Antoine Bouguier et Rawya ElChab, vient à peine de débarquer du Liban. Dès mercredi soir, cet homme de théâtre syrien travaillant à Beyrouth sera au Théâtre National avec son Koon Theater Group. Dans *Above Zero*, la petite troupe explore les effets de la guerre sur la vie de chacun. Un spectacle secouant où le mouvement en dit autant que les mots. Des mots que le metteur en scène manie pourtant à la perfection avec l'aide précieuse de sa comédienne-traductrice.

Quelle était la vie de la compagnie avant le conflit en Syrie ?

Le travail a démarré en 2002. Il s'agissait d'abord de performances de rue et sur des sites spécifiques. Pour sortir du système gouvernemental. J'étais encore étudiant à l'époque. Jusqu'en 2011, la troupe a travaillé en Syrie, sans aide du gouvernement. Nous faisons un travail de recherche sur la forme parce que, au théâtre, dans le monde arabe et en Syrie particulièrement, il y avait des limites. Tout ce qui se jouait dans les théâtres devait passer par la censure.

Vous parlez de censure. Qu'est-ce qui dérange à ce point les autorités dans le fait de faire du théâtre ?

Déjà, faire du théâtre, c'était un questionnement, une thématique en soi. Pas seulement en Syrie. Dans le monde entier, le théâtre dérange et fait peur aux autorités car à l'intérieur du théâtre, on réfléchit, on est exposé à des questionnements en groupe. L'action théâtrale est une action civile démocratique. L'interprète ne peut rien faire sans dialogue avec le metteur en scène. Ce qui sort de leur dialogue vient d'un accord entre plusieurs personnes. Et ça, c'est une source d'anxiété pour le pouvoir.

En quoi le début du conflit syrien a-t-il fait évoluer votre questionnement ?

Ça a simplement apporté un sens à notre travail. Quand la révolution a commencé, j'ai commencé à comprendre que j'avais un rôle à jouer en tant qu'artiste. Et nous avons commencé à inviter le public à dé-



Dans « Above zero », un simple ballon de basket devient le terrible symbole d'un jeu avec la violence et l'oppression. © MOUHAMAD KHAYATA

couvrir des spectacles qui, au lieu d'une narration linéaire, proposaient de partager des questionnements.

Quand et pourquoi avez-vous décidé de quitter la Syrie ?

Ce n'est pas moi qui ai pris la décision. J'aurais aimé rester en Syrie et je voudrais y travailler aujourd'hui. En 2012, j'ai créé le spectacle *Cellophane*, un théâtre de mouvement, sans texte, pour éviter la censure. Tout en sachant que j'ai une grande foi dans le mouvement qui peut offrir des possibilités beaucoup plus vastes que la parole. À partir de là, le ministère de la Culture m'a fait savoir que mon travail n'était plus le bienvenu sur la scène culturelle syrienne. Quelque part, ce fut une décision positive car ils m'ont poussé à découvrir autre chose. Je suis parti à Beyrouth où le rêve que j'avais en tête depuis longtemps a commencé à se réaliser.

C'est là que vous créez la première version de « Above Zero » ?

Oui. C'est mon premier spectacle créé au Liban. Il s'est construit en collaboration avec différents artistes syriens et libanais, acteurs et danseurs. On l'a joué cinq fois à Beyrouth puis certains ont fui par la mer, d'autres sont toujours bloqués au Liban, d'autres sont morts. J'ai retravaillé le spectacle en 2015 avec d'autres artistes pour une tournée en Europe. Après celle-ci, certains sont restés en Europe. En 2016, j'ai à nouveau repris le spectacle. Chaque fois, je me demandais si je devais tout arrêter

ou le reprendre. Chaque fois, on le retravaille. Il porte l'histoire de cette période et des personnes qui y participent. Depuis 2016, je travaille avec l'équipe actuelle.

En quoi est-ce important pour vous ?

On s'est posé la question de savoir si on allait continuer ensemble, en tant que groupe. En général, cela semble être une idée romantique et très belle. Tout en sachant qu'au même moment, la société nous pousse à être de plus en plus individualistes. Nous avons décidé que, pour protéger nos individualités, il fallait se regrouper et faire front. Dès lors, ce n'était plus une histoire de spectacle, de résultat. C'est en tant qu'individus que nous vou-

lons développer nos outils. Nous voulons arriver à réfléchir ensemble et à trouver comment nous débarrasser du « chacun pour soi ». Nous sommes ainsi passés d'une action théâtrale à une action communautaire, sociale.

Dans le spectacle, vous utilisez des ballons de basket pour évoquer la violence ordinaire. Pourquoi ce symbole ?

Aujourd'hui, la violence est mêlée à de nombreux rituels de nos sociétés. À chaque fois qu'un oppresseur pratique la violence, il y prend du plaisir. L'idée du ballon, c'était de créer un rituel de violence qui part du jeu. Et de montrer comment cette violence est en chacun de nous et peut être réciproque. Cette balle qui re-

bondit produit un son qui rappelle celui des coups de feu. Ça se mélange dans la tête et ça fait ressortir le plaisir de la violence. Le son de la balle se transforme en une sorte de rituel.

On voit dans le spectacle comment les opprimés peuvent facilement se transformer en oppresseur. Existe-t-il une solution pour arrêter ce cercle vicieux ?

On ne propose pas de solution. On propose un document artistique de ce qui se passe, de ce qui est subi en Syrie. Aujourd'hui, on documente les guerres à travers les discours, la propagande, les documentaires. Personnellement, en tant qu'être humain, je prends position face à cette guerre et je veux dire que celui

qui perd, au bout du compte, c'est l'être humain. Notre propos a commencé par la Syrie mais il s'est élargi pour parler de l'être humain dans la guerre. C'est pour ça que je fais appel à des poèmes de Brecht, aux caricatures d'un artiste iranien... Je me suis basé sur beaucoup d'images venues d'Irak, d'Iran, de Syrie, d'Égypte, du Yémen... D'un autre côté, il y a les interprètes du spectacle auxquels je propose un contexte. Eux, ils proposent leur position basée sur leurs peurs, leurs perspectives d'avenir... Tout cela crée un théâtre qui ne donne pas de solution mais des moyens de réflexion.

Ossama Halal

Après avoir commencé au milieu des années 90 par la danse hip-hop, Ossama Halal sort du Haut institut des arts dramatiques de Damas en 2004 et commence à travailler en dehors du système établi. Il fonde le Koon Theater Group avec lequel il crée des spectacles de rue ou pour des lieux spécifiques. Après le début de la révolution syrienne, le pouvoir lui fait comprendre qu'il n'est plus le bienvenu et il part travailler au Liban où il crée *Above Zero*, spectacle mêlant danse, musique live et textes divers.

Comment le spectacle a-t-il évolué durant trois ans ?

Nous sommes tout à fait différents aujourd'hui. Le moteur de départ était très individuel. Aujourd'hui, on essaie vraiment de réfléchir et d'agir en groupe. On porte chacun des expériences, une histoire et à partir de là, on essaie de dire quelque chose ensemble.

Il y a un élément que je voudrais clarifier. Cette guerre en Syrie ne m'affecte pas parce que je suis syrien mais parce que je suis humain. J'en ai une lecture pas très éloignée de celle d'Antoine qui est français. Ce n'est pas mon identité qui décide de l'effet que cette guerre a sur moi. C'est mon humanité. ■

Propos recueillis par JEAN-MARIE WYNANTS

Du 11 au 14 octobre au Théâtre National, www.theatrenational.be

23128180

*voir conditions en magasin

J'AIME

-18%

SUR LA LITERIE,
le linge de lit, les canapés-lits, les relax

Du 30/09 au 31/10

Livraison offerte dans tout le pays

au bon repos
MAISON DEKOCK, DEPUIS 1898

EN TOUTE CONFIANCE

Place de la Chapelle 10
Bruxelles - Sablon
aubonrepos.be

02 511 43 98

P Parking privé